

Et le temps passa à Sorigny. 1940 – 1944

Ou les mémoires d'un directeur d'école secrétaire de mairie pendant la guerre. Témoignage de Jean MANCEAU (5 juillet 1901-9 décembre 1975)

Il me faut conter mes souvenirs de ces temps lointains. J'habite Sorigny où j'occupe les fonctions de secrétaire de mairie et d'instituteur. Souvent, nous écoutons venant d'outre-Rhin à la radio, les hurlements de Hitler. L'Allemagne s'arme. C'est Munich, capitulation de l'Angleterre et de la France. L'invasion de la Pologne. La mobilisation, la guerre enfin.

Cette période qui précède la guerre est marquée à Sorigny par l'arrivée d'un service du ministère de la Marine, ministère que dirige l'amiral Darlan.

L'arrivée de nuit d'une cinquantaine de personnes secoue la commune.... Il faut loger ces gens que personne n'avait annoncés !!! Les secrétaires femmes, veulent des pièces avec douches, eau chaude et eau froide..

Aménagements que bien sûr personne ne possède, pas plus les hôtels que les habitants (le garde-champêtre M. Poussin est exaspéré). A trois heures du matin, les arrivants se rendent compte enfin de ce dont ils peuvent disposer. Le lendemain trois baraquements sont commandés et installés peu de jours après, sur la route de Monts à l'arrière du garage Sotom. Les relations s'améliorent, le personnel s'en va en car travailler et prendre ses repas au château du Puy, l'amiral Darlan est à la Guéritaude.

Ainsi commence la grande guerre. L'hiver passe.. Hitler écrase la Pologne... La France vit dans la lourde inquiétude du lendemain. Sorigny a ses mobilisés, grâce à l'entraide les lourds travaux des champs s'accomplissent. Chacun y met du sien. A la mairie les réquisitions de chevaux, de bovins sont commencées ! Les cartes de rationnement sont arrivées. Seront-elles distribuées ?

En avril, je suis mobilisé à Tours, au lieu de barbouiller les papiers de la mairie, je barbouille ceux de l'armée. Remarque : les agents militaires, ne fichent rien. Matin et soir, je fais le trajet Sorigny – Tours en moto. J'y attrape même une forte angine.

Et puis un beau jour l'attaque se déclenche. Pour Tours elle est marquée par quelques bombes que les avions allemands dispersent sur le camp d'aviation et sur la ville. Les informations se font mauvaises. Décidément les Allemands ont percé les lignes françaises. A la caserne on nous distribue un nouveau fusil, un barda formidable. Les nouvelles sont rares. Nous apprenons que le gouvernement arrive à Tours et s'installe dans la région. Le président de la République est à Saint-Avertin. Tous les châteaux sont occupés. Les Allemands avancent toujours. Le gouvernement après plusieurs réunions à Tours s'en va à Bordeaux. La débâcle est complète, Tours brûle. Quelques jours après l'Armistice est signé. Dans sa majorité, sans avoir combattu, l'armée est prisonnière et doit déposer les armes, une très grande partie du pays est occupée, la France doit nourrir l'armée allemande. En retraite avec les troupes de Tours, je n'ai pu assister à l'entrée massive des Allemands à Sorigny. C'est à Agen que j'attendrai la fin du conflit. Je rentre enfin après quelques aventures par Toulouse, Cahors, Chateauroux et après un arrêt dans la famille à Preuilly sur Claise, j'arrive enfin à Sorigny, sans trop de difficultés.

J'ai dit arrivée massive car on m'a signalé sur la nationale des tanks roulant sur les trottoirs et sur le centre de la chaussée encadrant les troupes. Celles-ci s'installent dans les grandes salles des hôtels, dans les écoles. Il y a des chevaux un peu partout dans le village, Sorigny est cantonnement de passage des troupes hippomobiles jusqu'au jour où j'arrive à éloigner les chevaux en découvrant qu'une maladie du cheval (l'encéphalo myélite du cheval ou maladie de Borna) existe dans la commune. Un cheval crevé à la Girandellière, chez M. Abels m'en donne l'occasion. Quelques pancartes bien placées feront disparaître les chevaux. Une enquête de la préfecture me fait regarder de travers !!

On me demande alors d'envelopper le portique des pompiers de planches. Il s'agit d'installer un poste de guet pour l'aviation. Bien que me déclarant incompetent, je visite la scierie du bois Saint-Maurice avec le commandant allemand de Montbazou. Tout le bois scié est réquisitionné. Menuisiers et charpentiers de Sorigny et de Montbazou sont requis et la construction s'élève vite.

Il faut maintenant loger le poste allemand. Je les installe d'abord au premier étage de l'immeuble Dasnon, mais ces messieurs préfèrent l'immeuble Mourgault où ils resteront pendant quatre ans.

Pillés par les uns et par les autres les baraquements du ministère de la Marine disparaîtront.

Jean Meunier Maire, malade, vient de moins en moins à la mairie.

Le matin, les officiers allemands partent à la chasse à cheval, j'ignore les résultats de leurs chevauchées.

Le « bureau » occupe la classe de Mme Bussereau. Un poste téléphonique important fonctionne dans une autre classe.

Les Autrichiens, premiers occupants, ne sont pas trop désagréables. Mes enfants sont bourrés de chocolats, on m'offre de m'apprendre l'allemand... et je dois signaler ici que rien n'a été touché dans mon logement.

Un beau jour, mutation, les Autrichiens partent. Un tas de fils dans un coin, je coupe. Catastrophe, c'est une ligne importante. Heureusement, des spécialistes français me tirent d'affaire.

Les cantonniers réinstallent les tables dans les classes. Elles seront remuées bien des fois.

Si j'ai pu éviter les chevaux, Sorigny reste cantonnement de passage et souvent, bien souvent très tard le soir, il me faut loger des troupes allemandes.

La première année, nous recevons souvent, la visite d'un landau de luxe. Ce sont les troupes de Villeperdue qui exhibent le vieux matériel du Comte d'Espoux. La voiture est souvent escortée de cavaliers...

A cette époque on ne s'ennuie pas dans l'armée allemande !!

A partir de cette date les histoires qui vont suivre émailleront les années d'occupation. Valent-elles la peine d'être contées.... Je les livre au fil de ma mémoire, elles seront jugées pour ce qu'elles valent.

La gerbe de fleurs : un soldat allemand avait été inhumé au début de l'invasion près de la Fleurette... un quidam avait fleuri sa tombe, un beau matin la gerbe a disparu. Affolement en particulier au café Bossé... On allait prendre des otages, fusillades en perspective. La mairie ne fut jamais informée et le silence tomba.

Le béret : vers la même date un béret allemand est retrouvé flottant sur une petite mare de Cesnay. On appelle les pompiers, le poste allemand est informé, on sonde, on drague. Rien !! On décide de vider la fosse, une pompe est mise en route. Rien.

A la mairie, les cartes d'alimentation sont distribuées. La population est disciplinée. Cependant bien des fermes ont conservé du blé et feront du pain. Peu de gens souffriront du manque de cette denrée... La mairie a toujours quelques cartes en excédent qu'elle donne au boulanger. Celui-ci fera bon poids.

Je me souviens particulièrement du passage d'un officier allemand. Il entrepose des poudres dans le sous-sol de la mairie et m'informe qu'à la première désobéissance tout saute. J'ai le tort de sourire, l'avalanche d'injures retentissantes redouble.

Vers cette époque, le comité d'entraide aux prisonniers est créé. Il comprend M. Meunier maire, M. Boutet, M. Le Curé et moi-même.

Pendant toute la guerre son activité restera grande. Chaque mois, un colis part pour l'Allemagne, avec les étiquettes qui sont reçues par les familles. Les vivres seront fournis par Tours où je vais en prendre possession, la laiterie et surtout M. Gentilhomme assurant leur retour à Sorigny. Le départ des colis se fera à la gare de Montbazou. Localement nous ajoutons parfois un pot de rillettes, un pot de beurre. Je signale ici qu'une trentaine d'habitants sont prisonniers en Allemagne, maris, frères, fils et que le service se fera toujours très régulièrement.

Un service est créé par les Allemands (sous la responsabilité de Petigny) : garde de la voie à Monts (Montison) et à Villeperdue. Toute la commune participe à ce service qui n'a rien de dramatique. Certains jours nous fournissons plus de cinquante hommes (service de jour et de nuit). Bien souvent, ces gardes sans armes,

provoquent de bons repas et des beuveries, chacun apportant sa quote-part. De garde, moi aussi je suis témoin parfois d'histoires dans lesquelles les Allemands n'apparaissent que rarement.

Je citerai une aventure de F.... que notre poste de garde veut absolument pourvoir d'une femme prélevée au camp de la Lande (ce qui était impossible). Je suis accusé d'avoir voulu débaucher l'intéressé qui nous a répété toute la nuit : Je ne veux pas tromper ma femme.

L'aventure de C.... qui en état d'ébriété s'empare des armes d'un poste allemand. La police allemande intervient, le règlement est difficile !

La mort de R.N...à Villeperdue. Ce dernier ivre voit sur son corps se déposer une gerbe de fleurs. Arrivée d'une patrouille allemande qui naturellement voit un cadavre. Garde-à-vous général dans l'ahurissement français... et les Allemands s'en vont.

Certains sont volontaires pour quelques gardes joyeuses, d'autres bien trop sérieux ont mauvaise réputation.

Petigny qui me rend responsable, m'adresse quelques reproches, mais finit par en profiter. Quant à moi, j'ai gardé le souvenir de belles nuits de pleine lune sur le viaduc de Monts, l'Indre qui brillait par endroits, les bancs de brume parmi les saules et les aulnes de la rive ... cela me rappelait les belles nuits du Nouveau Monde racontées par Chateaubriand.

Je signale aussi que l'alcool éthylique du Ripault fut la cause de bien des aventures.

J'ai cité plus haut le Camp de la Lande. Des femmes juives arrêtées en Allemagne, en Pologne sont là, derrière des barbelés, plusieurs centaines peut-être. Les unes sont fort belles, d'autres mal embouchées. Notre garde allant et venant de Sorigny à Monts passe devant ce camp d'où certaines plaisanteries du genre de celle signalée plus haut. Je ne sais pas ce que sont devenues ces pauvres femmes.

Sur un autre terrain, tout près, le docteur Guillaume, a transformé le château du Puy en hôpital français qui fonctionne normalement.

Et je continuerai la suite de mes histoires. La chute de Laval et son retour n'ont que peu de répercussions au village et pourtant, pour Pétain, c'est une grande page qui vient de se tourner.

Chaque semaine une vache est réquisitionnée et conduite à Esvres. M. E.... se charge de désigner les bêtes. M.H. de Montbazou collecte difficilement les œufs.

Il me faut placer ici l'histoire du changement de maire :

Lié à la marie, je ne peux guère m'absenter, je signe tous les papiers, prend des responsabilités. M.Meunier atteint de zona ne vient plus à la marie.

Sur ma demande je suis convoqué à la préfecture. Je suis reçu par le préfet M. Tracon (ou Tracou ?). Venant je ne sais d'où M. Doyen, le propriétaire du château de Longue Plaine, est présent. J'expose la situation et avec un sourire on me dit : ce n'est pas l'habitude mais enfin qui voulez-vous comme Maire ?

Deux sont possibles M. Boutet et M. Maurice.

M. Boutet dont la candidature est appuyée par le Préfet et M. Doyen est désigné.

A cette époque je reçois la visite de M. X Préfet de Nevers qui me demande si l'Allemand triomphe. Ma réponse n'est qu'un haussement d'épaules.

A Noël 1942, je dois lui porter à Tours une oie provenant d'une de ses fermes au bois Saint Maurice !

Et là, je placerai deux repas qui me donnèrent, bien qu'ignorés de tous, quelques remords.

Premier repas :

J'ai signalé mon voyage au bois Saint Maurice avec le commandant Vogé à la recherche de bois. Ce dernier s'occupait aussi bien sûr d'autres réquisitions.

Et ses réquisitions n'étaient pas faciles, Sorigny enregistrait un important retard.

Un jour un side-car avec un officier se présente à la mairie et demande où en sont les livraisons. Sur ma réponse négative, on me prie de monter dans le side-car et de venir immédiatement m'expliquer à Montbazou. Froid général !

Je suis reçu par M. Vogé (professeur de français à Iéna) qui après une courte attente silencieuse, me fait monter dans une voiture de l'armée. Je commence à m'inquiéter. Quelques moments plus tard nous arrivons à Azay-le-Rideau où Vogé ne trouve rien de mieux que de m'inviter à déjeuner. Pendant deux heures, nous discutons sur la renaissance française. Excellent repas, bien arrosé.

Je veux remercier, mais il m'impose le silence. Retour à Montbazou, puis à Sorigny.

Le bruit de mon arrestation ayant couru, les impositions sont rapidement couvertes.
Bien sûr, j'ai gardé le silence. Est-ce cela que voulait Vogé ?

Le second repas est peut-être comme le disait l'ancien maire M. Meunier plus scabreux :

Un jour vers neuf heures, M. Boutet, nouveau président de délégation m'invite à l'accompagner à une pêche au grillage d'une fosse appartenant à M. J... .

Je n'ai jamais reculé devant ces pêches et devant les bains inévitables en ces circonstances.

Nous arrivons à la pêche, mais deux civils sont là qui nous regardent.

A l'eau canard. Le grillage est soigneusement traîné et la pêche est excellente.

Rien de répréhensible me direz-vous.

Voir ! Je suis surpris de la déférence que certains manifestent aux deux inconnus.

L'invitation à déjeuner suit l'invitation à la pêche, impossible de dire non, je suis piégé et mais j'ai identifié les deux olibrius. Il s'agit du chef de la gestapo tourangelle et de son adjoint.

Un bœuf me tombe sur la langue. La conversation est en deux temps, mi-française, mi-allemande.

Pour ma part avec mon éternel sourire, je ne réponds guère qu'aux questions agricoles, qu'à ce qui concerne la pluie et le beau temps. Enfin, tout se termine bien !!

Un reproche adressé au retour à M. Boutet de m'avoir embarqué dans cette galère est plutôt mal reçu. Malheureusement, je devais revoir mon officier allemand une autre fois, mais cette fois j'avais un revolver sous le nez !

Les colis aux prisonniers partent toujours régulièrement, mais ce qui manque le plus bien sûr, c'est l'argent, il faut donc en trouver.

En accord avec Monsieur le curé, nous organisons des fêtes. Le curé Falaise se donne corps et âme à ces réalisations avec quelques filles de la commune : Odette Porcher, Micheline Gillet, Lucienne Sotom, Melle Courteau, la fanfare prête son concours. M. Boutet met sur pied un petit orchestre de chambre. La population nous donne des salles combles. Pour moi je joue surtout les utilités.

Il me faut conter ici l'aventure de « Tout va très bien Madame la Marquise » au programme de la fanfare.

Il faut pour donner un concert que le programme soit approuvé par la propagande Stapfel et le curé Falaise s'en va à Tours pour la mise au point du programme. Mais il est nerveux et il ignore que Madame la Marquise a pour auteur un juif ! Il fait tant et si bien qu'il se fait mettre à la porte et l'autorisation du concert est refusée. Drame !!

Il vient me trouver et me dit «vous êtes le seul qualifié pour réparer mes bêtises». Il me faut aller à Tours vers le palais de justice, sans plaisir je dois le dire, me voici parti. Froidement reçu, je suis introduit près d'un officier glacial auquel je fais toutes les excuses possibles. Pas un mot !!

On me fait rentrer dans un bureau, j'attends. Les heures passent, longues, interminables... Vais-je sortir de là ? Je maudis mon curé. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit que la porte s'ouvre enfin.

“ Vous êtes chargé de la surveillance de votre curé... me dit-on. Prenez garde”

Je retrouve mon vélo et Monsieur Gentilhomme me ramène à Sorigny dans son gazogène. L'alerte a été chaude ! Nous n'entendrons pas Mme la Marquise.

Quelques instants sur les armes à feu. Les Allemands bien sûr ont exigé la remise à la mairie de toutes les armes. Plusieurs centaines de fusils sont là de tous les âges, de toutes les qualités, de tous calibres. Ils vont s'entasser dans un coin de la mairie. Tous les fusils sont-ils là déposés en vrac, certainement pas, aucun contrôle n'est possible. Pour ma part, j'ai caché deux de mes fusils. Un beau jour un camion est venu et toutes les armes sont parties.

Un soir, je me souviens que deux feld gendarmes se sont présentés amenant à la mairie un prisonnier blond que je ne connaissais pas, plus ou moins en guenilles, menottes aux mains. Ils m'ont remis un couteau de chasse et un revolver à barillet avec une balle et malgré mes protestations, car je ne voulais pas de ce cadeau empoisonné, ils sont partis avec leur prisonnier qui pris avec une artillerie semblable a certainement été passé par les armes. J'ai conservé le revolver et le couteau !!

Pendant quelques semaines nous avons eu gratuitement un secrétaire alsacien allemand Woerlé !! Il nous était paraît-il indispensable et il s'agissait de lui éviter la Russie !! Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Il habitait La Madeleine à Veigné. J'ai revu sa famille après la guerre, on ne le connaissait pas !!

Une histoire de farine : les stocks des boulangers s'épuisent, une petite quantité est disponible au moulin de Veigné. Les routes n'étant pas sûres, il n'y a pas de volontaire pour effectuer ce transport. Il y a chez Monsieur le curé un officier (avec lequel il se dispute) mais avec qui je suis en bons termes.. Après tout...nous manquons de farine dis-je à l'officier, nous n'avons pas de voiture pour aller la chercher. « So » me dit l'officier. Une heure après une camionnette est à ma disposition et le soir (à la surprise générale) la farine est à Sorigny. Mais il me faut remercier l'officier. Nous allons au café. Un litre de cognac est commandé (pas par moi). Nous le liquidons à nous deux ! Mais, ce soir-là, c'est en m'appuyant aux murs que je rejoindrai mon domicile.

Chute d'un avion à Saint-Branchs : la soirée avait été chaude.

Tours avait reçu des bombes, vers le nord de la commune des fusées éclairantes montaient vers le ciel. Rien à signaler à Sorigny, mais le matin à sept heures étant à peine habillé, un violent coup de sonnette accompagné d'un coup de pied qui ébranle la porte.

Brucklé, déjà cité, est là, d'un geste impératif il me montre sa voiture !! Je sens que ça va mal.

En effet j'apprends très vite qu'un avion anglais a été abattu sur Saint Branchs. Il serait bourré d'armes, l'équipage aurait passé la ligne de démarcation.

Informations qui rapidement se confirment. Passif je vais assister aux opérations.

Une centaine de soldats sont débarqués sur la nationale 10. Les bicyclettes d'une vingtaine de personnes de Villeperdue assistant à un service sont réquisitionnées et la chasse commence.

Assis sur le siège arrière un revolver sous le nez, nous prenons par la Billotière la route de Saint-Branchs.

Vite nous arrivons près de l'énorme appareil qui, le ventre ouvert, gît au milieu d'un champ après avoir laissé sur la terre une longue traînée remontant vers Montbazou. La DCA allemande a sûrement fait mouche.

Le maire de Saint Branchs présent sur les lieux ne connaît pas le chef de la gestapo et le reçoit fort mal . Il paiera cette réception de sa vie.

Mais où est l'équipage, le maire n'en sait rien ! L'assistance non plus.

Brucklé grince des dents et les soldats présents sont envoyés vers la ligne de démarcation. Rien à faire, les Britanniques utilisant la fin de la nuit sont passés en zone française, ils en repartiront quelques jours après.

Brucklé fonce sur moi « Monsieur K... » me dit-il.

C'est ce dernier en effet dans l'espoir d'une vague prime qui a signalé à Montbazou la présence de plusieurs containers tombés de l'avion.

Par le pont Gauthier et le Chatelet, nous gagnons l'Officière. Cinq ou six cylindres sont là gardés, il y a des soldats partout, je me demande d'où ils sortent.

L'assistance allemande s'avance mais bientôt recule car la peur d'une explosion se manifeste. Je continue à marcher seul bientôt sans un mot. Brucklé est près de moi. J'ai l'impression d'outrepasser mon rôle.

Soudain un cylindre s'ouvre des revolvers ruissellent de toute part « Pistoles pour français me dit mon voisin ». Des ordres brefs, un camion s'avance et les cylindres disparaissent.

Pouvaient-ils être sauvés, sûrement pas dans de telles conditions.

Brucklé revient à Sorigny. Il veut téléphoner sans pouvoir obtenir la communication et c'est encore une belle colère. Finalement, j'ai vu sans regret la menace du revolver s'éloigner de moi.

Distraction : me croira-t-on si parfois, souvent même, le sourire se mêle à de semblables menaces. Je suis muet, je n'ai aucun confident et bien souvent on me regarde d'un air interrogatif ? Est-il pro ou anti allemand ? Qui donc pourrait répondre !

Les quelques plaisirs dont je veux parler sont mes voyages à Saint Martin le Beau dans la carriole de mon ami Sylvain Raqueau, souvent son épouse nous accompagne. Le but est d'emporter un porc sous la paille et de rapporter du vin. Nous allons à Saint Martin le Beau chez la famille Baranger. Le voyage comporte une nuitée et la visite de quelques caves.

Caves et vin blanc de Saint martin le Beau, j'ai gardé de vous un mauvais souvenir. Pas de couvre-feu pour nous mais une belle nuit nous dûmes regagner Mausin à quatre pattes dans les vignes.

Et ces retours après le déjeuner de midi, ma place était entre Sylvain et Marguerite qui ne se gênaient guère pour des motifs futils de s'envoyer des claques par-devant ma figure.

L'automne venu M. le curé et moi achetions des têtes de chênes que nous débitons avec l'aide de M. Prévot garde particulier de Monsieur Doyen. Encore un scandale pour les âmes bien pensantes l'instit et le curé au coude à coude !

La chasse aux lapins était aussi une distraction du dimanche avec la complicité du garde. Sans fusil bien sûr ! Un carré de bois été choisi puis toutes les passées marquées par des collets. ... Nous attaquions au centre avec des chiens. Au bout de quelques moments, nous n'avions plus qu'à ramasser les victimes parfois même nos chiens.

Il fallait bien que cela finisse un jour mais les dernières heures furent les plus difficiles et cependant que d'histoires il me reste à raconter. Certaines d'entre elles peuvent dormir sous la cendre. Certains habitants se heurtèrent parfois à l'envahisseur (RC) d'autres étaient bien prêts de la collaboration (CN) . Je ne peux conter les aventures de chacun.

Avant d'aborder les derniers jours de l'occupation, je voudrais conter une aventure au bois Saint Maurice. Cette fois c'est au fringant lieutenant Schmitt de Nouâtre que j'avais affaire.

Un beau jour, il se présente à l'école. « Réquisition » « Venez » !!!

Je suis en sabots, l'Allemand a des bottes splendides. L'auto nous amène. Je m'attends à une histoire de porcs, l'habitant R. m'ayant dénoncé pour irrégularité d'abattage, j'ai fait sauter un porc !! Ma foi, il n'en est rien, Schmitt méprise ces choses. C'est une grosse fourniture de foin qu'il désire. Nous nous heurtons à Madame R. qui indispose fort Schmitt. Mais le foin est sur Villeperdue. Je proteste, l'affaire ne me concerne pas. La cravache se fait menaçante. Il me faut donc, accompagné du lieutenant traverser les prés envahis par l'eau (sources du ruisseau de Montison) qui séparent les deux villages.

De foin point ! Un tas innommable aux trois quarts pourri. La colère de Schmitt est grande.

Retour, là je vais le posséder ! Je connais la prairie et le raccourci que le lieutenant veut prendre. Je suis en sabots, tant pis, il existe entre deux saules un trou d'eau ou bientôt mon lieutenant barbotte dans l'eau par-dessus ses bottes.

Madame Roncin nous reçoit avec le sourire. Mais l'affaire va mal, le lieutenant la met en état d'arrestation, demande une longe, lui passe autour du cou et veut que je la traîne à Sorigny. L'affaire s'arrangera difficilement. Il y avait sept kilomètres du Bois Saint Maurice à Sorigny, au retour j'étais trempé au-dessus du genou.

Un jour, j'apprends le massacre de Maillé au café Trouillard et le lendemain arrivent à Sorigny, les soldats responsables de ce crime.

Installation dans les salles du café Bossé en particulier. J'hérite pour ma part du major qui veut dormir tranquille dans une classe !!

Réquisition des chevaux : je présente le registre des chevaux établi par les Allemands mais le registre voltige en l'air et avec quelques coups de pieds dans mon postérieur, je suis monté dans une voiture... Que faire !! Nous allons vers le sud. J'ai là deux exploitations où les fermiers ont plus ou moins collaboré. Mais mes Allemands ne m'écouteront guère... Jansen, Eraud, La petite Poste voient leur cavalerie s'en aller... Au retour vers le bourg, je suis expulsé de la voiture toujours à coups de pied pendant que l'on manœuvre la culasse des armes. Soudain un ami de M Doyen le Comte de Coatgourden surgit à cheval... que vient-il faire dans cette galère... saisi par une jambe il est désarçonné et un Allemand s'installe en vainqueur sur le cheval qui disparaît.. Plus loin Monsieur K.. verra ses deux chevaux partir, immanente justice peut-être.

Pour ma part je suis exaspéré et j'informe le Maire que je vais quitter mon poste.
A l'école je retrouve le Major !!

Changement de programme. Ce dernier me met au courant de ce qui va se passer. A telle heure le pont de Montbazou sautera, puis celui de Monts, puis celui de Veigné...
Après ces destructions, les troupes allemandes quitteront définitivement la nationale 10.

Je suis tellement exaspéré que je n'en crois rien et cependant tout cela était l'entière vérité et je pouvais essayer de sauver ces ponts !!

Et vive la joie !!

Les Allemands sont partis. De toute part on me harcèle pour sortir les drapeaux, bientôt la façade de la mairie se pavaise. Intervention de M Gentilhomme qui me les fait enlever.

En effet il reste à Châtelleraut tout un corps d'armée allemand qui ne sait trop quelle route prendre pour sa retraite. Les Américains sont au Nord de Tours...

Les Allemands passeront par la Roche Posay et Preuilley où ils se feront écraser, puis pour les survivants ce sera Châteauroux et la Sologne.

Tranquilles cette fois, les drapeaux reviendront.
Les brassards surgissent, M Bussereau appartient à la résistance.
Férons-nous tondre certaines femmes ? Elles auront de la chance à Sorigny de s'en tirer.
Pendant quelques jours, je porte le brassard à la Croix de Lorraine.

M Bussereau organisa des patrouilles nocturnes armées jusqu'aux dents. Blondel, A Léger, votre serviteur, Legrand furent enrégimentés. Pour ma part avec A Léger, nous étions chargés de surveiller aux Ruaux, une maison. .. La dame paraît-il recevait et ravitaillait un Allemand qui en échange de.... Je n'ai jamais rien vu de semblable. Une autre patrouille surveillait Longue Plaine.

Un jour en rentrant au logis Bussereau, se produit une détonation formidable. Un maladroit venait de fusiller l'escalier intérieur !! Nous étions huit dans la pièce !!

J'ai vu défiler sur la RN 10 une compagnie allemande punie pour avoir reculé devant le débarquement anglo-américain. Ces soldats débandés, privés d'une partie de leur équipement s'en allaient vers le sud, débraillés, mal rasés, silencieux. Avaient-ils encore des lacets à leurs souliers ?

Arrivés devant la Mairie ils aperçoivent, dans la cour Colas, une charrette avec Plisson dedans... Les deux prennent place dans la colonne et fouette cocher, voilà mon Plisson sur le chemin de Sainte-Maure au milieu de tous ces énerguemènes qui hurlent.

L'intervention d'un avion le sauvera. Les Allemands se planquent, Plisson avec sa voiture suivent le mouvement, mais ils ne rejoindront pas la route.. Après s'être soulagé de ses sacs dans les champs de Villeperdue, Plisson sain et sauf rejoindra Montison.

Fin du document retrouvé dans les archives
de Jean Manceau en octobre 2004

Remarque : Jean Manceau fut nommé directeur d'école à Saint-Avertin en 1950. Ville dans laquelle il fut adjoint au maire.

Monsieur MANCEAU
6 Rue Ronsard
37550 Saint-Avertin
Tel 02 47 28 57 58

à

L'association Sorigny mon village

Ce document a déjà été envoyé à
Monsieur PALAT maire de Sorigny
le 7 novembre 2004 et au Docteur Chauvin
un peu plus tard.

Compléments sur la vie de Jean et Odette MANCEAU :

Jean MANCEAU : né le 5 juillet 1901 à Sublaines.

Fils d'instituteur.

École normale de Loches 1917-1920.

Premier poste à Saint-Pierre des Corps.

Marié le 31 mai 1931 à Tours.

Nommé à Sorigny en octobre 1931.

Trois enfants nés dans l'appartement de fonction à l'école de garçons de Sorigny,
c'est-à-dire l'actuelle mairie, au premier étage, dans le bureau du maire.

Éliette en 1932, Claude en 1936 et Jean en 1942.

Nommé directeur d'école à Saint-Avertin en octobre 1950.

Mis à la retraite en 1960.

A été premier adjoint au maire à Saint-Avertin.

Est décédé en 1975.

Odette MANCEAU née TISSEAU : née le 24 janvier 1908 à Chavagnes les Redoux

Fille d'agriculteur.

École normale de Tours de 1925 à 1928.

Premier poste à Sepmes, puis Brizay et Sorigny avec son mari en 1931.

Nommée à Saint-Avertin en 1950.

Mise à la retraite en 1963.

Est actuellement à 102 ans à la maison de retraite de la Vasselière à Monts.

Pour vos archives, avec mes sentiments les meilleurs.

Jean MANCEAU (fils).